

## DISCOURS DE BRUXELLES\*

Mesdames et messieurs,

Je suis chargé de m'adresser à vous pour rendre hommage à la mémoire de Josep Carner. Permettez-moi que, puisque c'est à moi qu'on a donné la parole, je commence en m'exprimant d'abord à titre personnel. Mon témoignage est d'ailleurs fort simple, et je ne vais pas m'y attarder: Josep Carner est le premier poète que j'aie lu, à peine sorti de l'enfance, et c'est de lui que je crois avoir appris à peu près tout ce que je sais sur la poésie. Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, ou presque, c'est toujours chez lui où je me retrouve le plus souvent quand je cherche à atteindre encore une fois le plus pur bonheur de lire.

Le témoignage des historiens aurait dû être unanime, et on est en droit d'espérer qu'il le soit devenu, après la commémoration, l'année dernière, du centenaire de la naissance de Josep Carner: c'est lui qui a fondé, au début de notre siècle, la poésie catalane, en l'établissant à la fois sur la langue la plus naïve, le commun héritage des tournures où l'imagination d'un peuple se reconnaît elle-même et sur la base de l'emploi desquelles celui-ci confirme jour après jour son identité propre, et sur le savoir qu'il s'est acquis personnellement et qui lui a permis d'incorporer son écriture dans la tradition de la plus noble poésie européenne, celle qui, tout bien considéré, a soutenu, et soutend encore, l'oeuvre des plus grands poètes du XXème. siècle, même sous l'apparence de sa destruction. Cet héritage européen, Carner ne pouvait pas y compter: la Catalogne n'avait jamais appartenu, depuis le Moyen Âge, à l'Europe de la culture de l'intellect et de l'art littéraire, et au Moyen Âge même, ce ne fut pas en Catalogne, mais dans ses colonies des royaumes de Majorque et Valence, que de grands écrivains tels que Ramon Llull et Ausiàs March employèrent le catalan pour atteindre des sommets uniques du savoir philosophique et de la lucidité morale. La Catalogne propre n'avait jamais, avant Carner, réussi à

\* Aquest discurs va ser llegit el 17 d'octubre de 1985 al Palais des Beaux-Arts, de Brussel-les, dins una *Soirée de poésie catalane* organitzada per Europalia 85.

dépasser les limites de la vie quotidienne de son peuple en se reflétant, par l'entremise de ses artistes de la parole, dans des oeuvres d'une quelconque valeur permanente. Il est vrai qu'au XIX<sup>ème</sup>. siècle un certain nombre de bourgeois et de propriétaires terriens oisifs avait tâché de se donner une littérature pour l'agrément de leurs amis ou même pour flatter la vanité patriotique de leurs concitoyens, mais il reste qu'ils ont tous échoué là où se place la première réussite de Josep Carner, c'est-à-dire, dans la création d'un espace littéraire suffisamment neutre et dépourvu de tout caractère privatif pour que d'autres imaginations puissent aussi s'y établir en toute liberté et qui en même temps prit des racines suffisamment fortes dans la seule tradition disponible, celle d'un peuple dont l'expression était toujours restée anonyme, pour être à même de soutenir et rendre authentique l'expression individuelle de ses écrivains à venir.

Cette réussite a permis à Carner d'abolir, quant à lui-même et unes fois pour toutes, la tension qui avait écartelé la littérature catalane depuis les débuts de la Renaixença entre deux manières, la populaire, toujours vulgaire et souvent même très grossière, mais vivante, et celle des soi-disant raffinés ou artistes, qui tiraient leur inspiration des vieux provençaux, parfois, mais le plus souvent de l'imitation des Lamartine, des Carducci ou des Núñez de Arce, dont l'aboutissement régulier était des enfants morts-nés. Cette tension subsiste encore, mais elle ne déchire plus, comme c'était le cas auparavant, le corps de la littérature catalane. La santé de ce corps-là a été conquise par Carner et elle lui reste acquise grâce aux écrivains qui lui ont succédé dont il a été compris sans qu'ils aient ressenti le besoin de s'astreindre à leur tour à l'imiter, tels que J. V. Foix ou Gabriel Ferrater, dont on va vous parler tout à l'heure. Aujourd'hui la coupure s'établit plutôt aux marges de la bonne littérature, là où notre attention n'est plus appelée à se fixer.

Mais Carner est allé bien au-delà de sa réussite première dans son rôle de fondateur de la poésie catalane. J'ose dire que c'est son extrême santé morale qui lui a permis de se soustraire au piège que lui tendait la poésie de son temps, celui où a failli tomber plus tard un autre écrivain catalan de premier rang, Carles Riba, moins bien doué que Carner mais d'une vigueur intellectuelle au moins égale,

dont le choix s'est avéré à la longue sans issue. Ce qui à mon avis aurait été un danger pour Josep Carner est sans doute à la source de la suite de succès extraordinaires qui jalonne l'histoire de la poésie européenne et américaine dont il a été le contemporain. Son âge en effet est aussi celui de Rilke et de Saint-John Perse, de Stefan George et de T. S. Eliot, de Wallace Stevens et d'Ungaretti, et de bien d'autres que, si je ne me trompe, nous ne sommes pas en train de cesser d'admirer. Et, tout de même, je crains que ce n'est plus leur besoin d'absolu qui nous tente et dont nous pouvons nous satisfaire.

C'est en effet en se soustrayant à la tentation de l'absolu et en acceptant en toute franchise et humilité le monde tel qu'il est comme sujet régulier de sa poésie que Carner a réussi à la libérer de la contrainte héritée du Romantisme qui n'en voulait d'autre source que le poète lui-même ou, pour plus de précision, son seul esprit privilégié, détaché de tous ses liens avec la contingence et nanti seulement des riens successifs où aboutissaient ses pouvoirs de négation. Pardonnez-moi l'agencement de mots que je viens de prononcer, qui n'est peut-être pas fait pour être compris, mais il devrait suffire à vous rappeler à sa façon ce climat esthétique tout récent encore qui était fondé sur le rejet de toute clarté descriptive et la recherche du seul néant évocateur ou suggestif. C'est aux demandes que lui posait ce climat que Josep Carner s'est refusé à obéir. À la place du néant il a mis le monde et il a fait que soit dévolue au monde la tâche qui était censée échoir à l'esprit du poète, celle d'être à l'origine de toute création. Certes, le monde tel qu'il est dont je parlais tout à l'heure n'est jamais tel en soi, et il ne le devient que pour tout un chacun de nous, êtres multiples et divers et passagers que nous sommes. Le monde de la poésie fondée par Josep Carner en Catalogne et pour les catalans ne pouvait pas être autrement, et il est donc, resté multiple et divers et éphémère. Ce que Carner a fait a été de placer cette multiplicité et diversité au noyau même de son art. Ou plutôt, en mettant son art au service du réflète de l'éphémère, il a soumis celui-ci à son verbe et à son imagination pour en faire son objet propre et son plus glorieux aboutissement.

Si Carner a su se conquérir le monde, ce monde conquis par lui

pour le proposer aux pouvoirs du lecteur n'en reste pas moins celui fondé par son imagination aux prises avec la réalité de chaque poème. La jouissance à laquelle nous sommes invités à participer en le lisant est la même qui est à l'origine de chacune de ses créations, qui somme toute est identique à la complaisance que tire l'esprit de son engagement avec lui-même. Le vrai sujet de la poésie de Josep Carner est donc celui des échanges entre son imaginaire et ce prétendu réel que lui donnent tout fait, apparemment, à la fois la langue qu'il s'est choisie et le milieu humain dont il tire ses prétextes. Car rien qui ne concerne que lui-même ne trouve aucune place dans son oeuvre, qui ne contient que de l'impersonnel.

Josep Carner a dépassé son époque en se refusant à en subir le désespoir extrême, désespoir qui porte surtout sur les possibilités échues au poète d'établir des rapports significatifs avec le monde. Il demeure, cependant, un homme de son temps dans la mesure où le vrai sujet de son art se place au-delà du contingent historique, qui est retenu mais soumis à l'esprit qui en fait son objet. Cette dimension de la poésie de Josep Carner, d'ailleurs tellement démunie (ou devrions-nous dire libérée?) de toute dépendance par rapport à la personne du poète, qui ne se montre jamais comme source insubstituable de la pensée propre au poème, la rend à bout de compte intraduisible. On serait en droit de s'en étonner, si notre attention ne portait que sur les traits les plus superficiels de l'oeuvre de Carner, dont les sujets apparents sont toujours très précisément déterminés et dont la langue est partout si claire et si sagement contrôlée. Mais ce qui reste pourtant intraduisible est le procès au cours duquel le poème acquiert sa forme propre, la structure signifiante qui est son vrai signifié. De ce point de vue-là, il devient donc tout à fait naturel que la poésie de Josep Carner s'évanouisse aussitôt qu'on en soustrait l'entité verbale, ce qui est la condition première de toute traduction. Ce trait ne manque pas de rappeler ce qui se passe dans le cas de certaines formes lyriques de la poésie populaire, qui prennent aussi leurs racines dans la langue dont elles font presque partie. L'art extrêmement raffiné et foncièrement individuel de Carner rejoint ainsi par ses effets ce qui est propre à la dimension collective que lui apporte le choix linguistique dont je vous parlais auparavant qui est à la base de cet art-là. Comme dans

le cas de la poésie populaire, celle de Carner subit très mal qu'on l'arrache à son sol naturel, qui est la langue catalane dont elle tire son sens premier. Comme un poète populaire, Carner reste le prisonnier de son peuple, auquel il appartient par l'entremise de la langue qui'ils possèdent comme leur bien commun. Ce curieux destin, auquel Carner s'est soumis avec une telle joie dès ses débuts les plus tendres, n'est pas une des moindres gloires qui font honneur à ce poète extraordinaire.

Permettez-moi que je m'arrête ici. Je vous ai décrit la poésie de Josep Carner dans ses traits les plus généraux, ceux qui sont à la base de sa valeur permanente. Mais c'est à le lire que nous devrions nous exercer. C'est à cette invitation que mon discours critique voudrait aboutir, et c'est ici qu'il lui échoit de cesser.

JOAN FERRATÉ